

GUILLAUME APOLLINAIRE ET LA GUERRE

Yves STALLONI

Reportons-nous un siècle en arrière, au 17 mars 1916. Le chef de section Guillaume de Kostrowitzky, dit Apollinaire, est en faction au Bois-des-Buttes, près de La Ville-aux-Bois, en contrebas du Chemin-des-Dames. Il est 16 heures, le secteur est calme et le fantassin est plongé dans la lecture du dernier numéro du *Mercure de France* auquel il collabore. Soudain, un bombardement retentit ; des éclats d'obus fusent. L'un d'entre eux traverse l'espace et perfore le casque du soldat l'atteignant au niveau de la tempe droite. Il perd connaissance, est emporté jusqu'à un poste de secours proche, puis à l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry, avant d'être évacué au Val-de-Grâce où il est hospitalisé le 29.

Quelques jours plus tard, le 9 avril 1916, le blessé est transféré à l'Hôpital Italien du quai d'Orsay et, comme son état ne s'améliore pas, il est trépané le 9 mai à la villa Molière, annexe du Val-de-Grâce. Apollinaire est sauvé, mais la guérison est longue à venir. Déclaré inapte mais non démobilisé, sa santé reste chancelante. Un peu plus de deux ans après cette blessure, à l'automne 1918, l'ancien fantassin est atteint par l'épidémie de fièvre infectieuse que les Parisiens ont appelé « grippe espagnole ». Affaibli par une congestion pulmonaire et les suites de sa trépanation, le poète, pourtant doté d'une constitution robuste, est devenu très vulnérable. Le 9 novembre à 17 heures, deux jours avant l'armistice qui mettait fin à la plus épouvantable boucherie qu'eût connue l'Europe, il expire. Il est âgé de 38 ans. Au mois de mai précédent, le 2, il avait épousé, dans le VII^e arrondissement, Jacqueline Kolb, dite Ruby, encore appelée « la jolie rousse ». Picasso était un des témoins du poète.

Pardon d'ouvrir mon propos par la fin, mais c'était une manière de réchauffer nos ardeurs commémoratives, qui ont commencé l'année dernière avec la célébration du centenaire du début du conflit, et une façon aussi de dissiper un malentendu créé par le poète lui-même. Apollinaire, en effet, est l'auteur de quelques vers qui ont pu surprendre, voire choquer, comme celui-ci tiré de *Merveille de la guerre* :

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit

Ou ce distique, extrait de *Calligrammes*, « L'adieu du cavalier » :

*Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs*

S'autorisant de ces références et de quelques autres, on a prêté à Apollinaire une inconscience d'esthète et on l'a soupçonné de ne pas avoir mesuré le caractère atroce du conflit. Au point que, vingt ans plus tard, Aragon lui reprochera « cette mythification de la guerre qui reste la honte et l'éclat de ce grand poète¹ ». « Honte » et « éclat », deux termes oxymoriques illustrant l'ambiguïté supposée de la position d'Apollinaire qui, alors même qu'il est au cœur des combats, transformé en troglodyte et en victime potentielle, est capable de se montrer sensible à l'esthétique de la guerre et d'en tirer des poèmes.

Ce qui ne l'empêche pas d'éprouver l'épuisement de la vie au front, comme il peut le faire dans des lettres, telle celle-ci adressée à Madeleine le 12 décembre 1915 :

« Mes hommes sont épuisés par 11 jours de tranchée. Tout le monde fatigué [...] pas pu t'écrire hier soir.
Dormi par terre ou plutôt pas dormi par terre². »

Et, le lendemain :

« Je sens maintenant toute l'horreur de cette guerre secrète sans stratégie mais dont les stratagèmes sont épouvantables et atroces. [...] Les souffrances de l'infanterie sont au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer, surtout en cette saison et dans cette sale région³. »

Pour tenter d'expliquer, voire de résoudre, cette apparente contradiction et clarifier la délicate relation d'Apollinaire à la guerre, nous suggérons, pour simplifier, une triple approche qui s'attachera d'abord à l'homme, ses origines et sa personnalité ; puis au poète et à ses motivations esthétiques ; enfin à l'amoureux, sa vie sentimentale et son rapport aux femmes étant indissociables de la guerre.

Guillaume Soldat

Par ses origines et sa naissance, Guillaume Apollinaire est placé sous le signe de la guerre. Son père putatif, Francesco Flugi d'Aspermont, fut capitaine d'état-major de Ferdinand II de Bourbon, roi des Deux-Siciles. Sa mère, Angelica Kostrowicka, de petite noblesse lituanienne, était la fille d'un général polonais qui devint, au moment de sa retraite, officier de la garde pontificale à Rome. Cette double ascendance militaire peut expliquer le goût du poète pour les hommes d'armes qu'il fait apparaître dans son œuvre, les chefs en uniforme, cosaques zaporogues, chevaliers, sultans, conquérants, pharaons.

¹ Revue *Europe*, décembre 1935.

² *Tendre comme le souvenir (Lettres à Madeleine)*, Gallimard, « L'Imaginaire », 1997, p. 309.

³ *Ibid.*, p. 309-310.

L'arrivée de la guerre fut l'occasion de renouer avec les temps vaillants de ses lointains ancêtres. Comme la plupart de ses contemporains, le jeune poète est convaincu que la guerre sera brève et lui permettra de se couvrir de gloire. Avec plus de malice que de vanité, il présente son engagement à son ami André Rouveyre en ces termes :

*J'en ai pris mon parti Rouveyre
Et monté sur mon grand cheval
Je vais bientôt partir en guerre⁴*

Et, un peu plus gravement, il écrit à Lou, personnage dont nous reparlerons, au moment où il va quitter la caserne pour le front, en mars 1915 : « Je suis transporté d'enthousiasme de partir. Maintenant une nouvelle vie commence, celle où le caractère peut montrer ce qu'il est⁵. »

Illégitime et apatride

À cet enthousiasme un peu naïf, partagé par beaucoup de jeunes gens au moment de la mobilisation, s'ajoute une autre explication plus adaptée au personnage. Guillaume Apollinaire est à la fois un enfant illégitime et un apatride. Né à Rome le 25 août 1880, déclaré d'abord de parents inconnus sous le nom de Guglielmo Alberto Dulcigni, puis reconnu devant notaire par sa mère trois mois plus tard, Wilhelm Apollinaire de Kostrowitzky, pourrait être un peu Polonais, un peu Russe, un peu Italien, mais sûrement pas Français.
« *Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit* » dira le poème « *Le Larron* »⁶.

La guerre est l'occasion de trouver une patrie et d'officialiser le choix d'un pays que les hasards de l'existence et la préférence pour une langue lui ont désigné comme le sien. Un de ses premiers personnages, est Merlin l'enchanteur, enfant sans père ; puis apparaît Croniamental, autre orphelin élevé par sa mère dans la nouvelle *Le Poète Assassiné*.

Les traces de l'apatride sont encore plus nettes dans l'œuvre et expliquent son attirance pour les déracinés, les tsiganes, les bohémiens, les errants, les étrangers, les émigrants surtout :

Tu regardes les yeux pleins de larmes les pauvres émigrants

dit « *Zone* », le poème liminaire d'*Alcools*, à forte coloration autobiographique.

Un autre poème du recueil s'intitule « *L'Émigrant de Landor Road* », personnage auquel l'auteur s'assimile. Dans la France de l'affaire Dreyfus, qui voit la montée du nationalisme et de la xénophobie, Kostrowitzky eut à souffrir de sa situation de métèque. Comme, par exemple, à l'occasion du vol des statuettes ibériques du Louvre, faisant suite à celui de *La Joconde*, accompli par un aventurier belge de sa connaissance, Géry Pieret. Celui-ci a déposé une statuette chez Apollinaire qui est arrêté, inculpé de complicité de vol et incarcéré à la Santé. L'affaire est élucidée, mais il a fait sept jours de prison et s'est rendu suspect en tant qu'étranger. Son expulsion de France fut un moment envisagée.

Pourtant, à ses yeux, les immigrés fécondent la terre qui les accueille comme le dit une nouvelle, « *Giovanni Moroni* » dans *le Poète assassiné* : « Ils introduisent dans leur pays d'adoption les impressions de leur enfance, les plus vives de toutes, et enrichissent le patrimoine spirituel de leur nouvelle nation⁷. » La volonté de l'écrivain a toujours été de gommer son étrangeté, ce qu'illustrent son pseudonyme et l'affichage ostentatoire de sentiments patriotiques, comme dans ces vers tirés d'un drame en trois actes et en vers joué après sa mort en 1918, *Couleur du temps* :

*Vous ne songez qu'à mon existence
Merci mais moi j'aime le danger
Je suis poète et les poètes
Sont l'âme de la patrie.*

Cet esprit cocardier dont les traces sont fréquentes dans l'œuvre (songeons à l'appel – burlesque il est vrai – à repeupler la France dans *Les Mamelles de Tirésias* en 1917), va trouver à s'exprimer au moment de la déclaration de guerre. En tant qu'étranger (Polonais, donc de nationalité russe), il n'est pas mobilisable, même s'il a accompli de nombreuses demandes en naturalisation. Il est pourtant bien décidé à s'engager, comme il l'écrit dans une carte postale envoyée à son ami italien Ardengo Soffici et datée du 10 août où l'on peut lire : « J'ai signé ma demande d'engagement et j'espère qu'on m'enrôlera avant la fin du mois d'août. » Pour appuyer sa requête, il déclare qu'il parle allemand, qu'il connaît bien la région de Cologne, qu'il est bon marcheur – ce qui n'empêche pas le gouvernement français d'ajourner sa demande.

⁴ « C'est Lou qu'on la nommait », *Calligrammes, Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Pléiade.

⁵ *Lettres à Lou*, Gallimard, « Tel » 1990, p. 198.

⁶ *Alcools*, 1913.

⁷ « Giovanni Moroni », in *Le Poète assassiné, Œuvres en prose*, T. I., Gallimard, Pléiade, p. 320.

Soldat français

Il reçoit toutefois, comme il revient à tout étranger désirant rester en France, un permis de séjour délivré par le commissariat du 5^e arrondissement, et même, le 4 septembre, une autorisation à se rendre à Nice. Entretemps, sa demande d'incorporer la Légion étrangère a été également refusée. Enfin, après plusieurs semaines, il signe à la mairie de Nice un engagement et une demande de naturalisation transmise au ministère de la Justice quatre jours plus tard. Nous possédons le livret militaire ouvert à l'occasion de cet engagement qui devient effectif le 6 décembre, date où il devient canonnier-conducteur au 38^e Régiment d'artillerie de campagne de Nîmes⁸.

« J'ai été au comble du bonheur quand le conseil de révision de Nice m'a déclaré apte » écrit-il à Francis Picabia⁹ L'entrée en guerre doit correspondre pour lui à une officialisation de sa nouvelle nationalité. Le décret de naturalisation ne paraîtra pourtant au journal officiel que le 9 mars 1916, soit exactement huit jours avant qu'il reçoive sa blessure à la tempe, un peu comme si, une fois conquis ses caractères de francité, il pouvait se laisser toucher par l'obus qui allait l'éloigner du front et précipiter sa mort.

Ainsi que l'écrit Colette Becker : « L'homme sans père et sans nationalité, Apollinaire, ne quittera plus jamais la guerre et l'uniforme français¹⁰. » La question de l'uniforme n'est pas anodine. Après sa convalescence, le poète n'est pas démobilisé et conserve son habit militaire, orné des galons de sous-lieutenant et de la Croix de guerre. Lui, de forte corpulence et au physique sans grâce, se sent avantage par l'uniforme, même si celui-ci le boudine un peu. Déjà, en janvier 1915, alors qu'il est en garnison à Nîmes, il avait envoyé un portrait à son ami André Rouveyre sur lequel il apparaît rayonnant, bien campé sur ses jambes, moulé dans sa vareuse. Le commentaire de sa main souligne malicieusement cet air martial : « Mon cher André, je t'envoierai cette photographie (Bien fol est qui s'y fie) Où j'ai pris l'air de Mars quand il attend Vénus. »

Dans une nouvelle peu connue publiée après sa mort, *La Femme blanche de Hohenzollern*, apparaît une furtive évocation de l'uniforme : « Le costume du soldat français et surtout celui de fantassin est devenu très beau pendant la guerre. Une beauté mâle qui n'emprunte rien à cette splendeur d'apparat que l'on a longtemps cherché à donner aux soldats. Les officiers presque vêtus comme leurs hommes participent de cette beauté. La capote avec les galons très courts, le casque, l'équipement canadien qui fait "mât de cocagne" ou "arbre de Noël" selon les expressions qui courent dans les régiments, tout cela constitue un ensemble éminemment guerrier¹¹. »

Jusqu'à sa blessure à la tête qui, lui imposant de porter un casque de cuir, ou un bandeau, couronnera son visage, jadis ingrat, et désormais transformé en « tête étoilée », pour reprendre le titre d'une nouvelle et d'une section de *Calligrammes* d'où sont tirés les deux vers liminaires du poème intitulé « Tristesse d'une étoile » :

*Une belle Minerve est l'enfant de ma tête
Une étoile de sang me couronne à jamais.*

Au passage, c'est le lieu de mentionner le *Portrait prémonitoire de Guillaume Apollinaire* réalisé par Giorgio de Chirico au printemps 1914 où le profil du poète est marqué d'un cercle à la tempe gauche. La blessure, on le sait, est survenue à la tempe droite.

Nous n'avons pas l'intention de dérouler ici le détail de ses onze mois passés au front. Qu'il nous suffise de dire qu'Apollinaire a accompli une belle guerre en tant qu'artilleur, dans les fonctions d'abord d'agent de liaison, chargé de porter les messages à pied ou à cheval, puis de chef de secteur, les armes à la main. À la mi-novembre 1915, il demande à être versé dans l'infanterie, ce qui lui permettra de devenir sous-officier mais entraîne de gros risques, un peu comme s'il se sentait le devoir d'accomplir le sacrifice du sang. Ce qui aura bien lieu. Ajoutons qu'il en voudra toujours aux embusqués, nombreux parmi les artistes, se fâchant avec les Delaunay qu'il avait chaleureusement soutenus et qui passèrent le temps de la guerre en Espagne et au Portugal, Robert Delaunay étant même traité de « triste personnage » et de « simultanésiste déserteur ». Avec Cendrars le Suisse et Canido l'Italien, Kostro a lancé, le 2 août 1914, un « appel aux étrangers vivant en France » commençant par ces mots : « L'heure est grave. Tout homme digne de ce nom doit aujourd'hui agir [...]. Toute hésitation serait un crime. » La guerre, décidément, est un devoir, un baptême et un adoubement.

Le propos qui précède a permis de nous familiariser avec la personnalité d'Apollinaire et de rappeler les conditions de son entrée en guerre. Il pourrait toutefois nous faire oublier que ce poilu qui passa près d'un an en première ligne, était un écrivain et surtout un poète. C'est à rectifier cette impression et à creuser le rapport entre la poésie et la guerre que voudrait s'attacher cette deuxième partie.

⁸ NDLR. Le 38^eRAC appartient à la 30^e DI, du XV^e Corps

⁹ Lettre du 20 décembre 1914, *Œuvres en prose*, T II., p. 848.

¹⁰ Colette Becker, *La Grande Guerre d'Apollinaire*, Texto, 2014, p. 32.

¹¹ *Œuvres en prose*, Gallimard, Pléiade, T. I, p. 923.

Le poète combattant

Ouvrons ce développement par une citation empruntée à un récit en prose paru posthument en 1920, *La Femme assise* : « La guerre même a augmenté le pouvoir que la poésie exerce sur moi et c'est grâce à l'une et à l'autre que le ciel désormais se confond avec ma tête étoilée¹². » Nous devons nous appliquer à vérifier l'interpénétration des deux univers, essentiels à sa vie, la poésie et la guerre.

La première rencontre entre les deux se fait du côté de la modernité. Apollinaire occupe, dans l'histoire de la littérature française, une place de novateur, d'artiste ouvert sur le siècle nouveau dans lequel il entre à vingt ans :

À la fin tu es las de ce monde ancien

déclare superbement l'incipit de « Zone », premier poème du recueil *Alcools* paru en 1913. Bien qu'attaché à la tradition et à la culture du passé, il n'hésitera pas à célébrer les productions de la vie moderne : le tramway, les usines, les manufactures, les automobiles, rejoignant les préoccupations des futuristes italiens, dont le plus célèbre fut Filippo Tommaso Marinetti.

Homme de toutes les avant-gardes, notre poète accepte de publier *L'Antitradition futuriste*, manifeste teinté d'ironie, qui veut faire « flamber l'avenir », s'attache aux « grandes explosions imminentes » dont les traces se retrouvent dans les nouvelles écoles esthétiques, le cubisme, l'orphisme, le simultanésisme. Il n'est guère possible de développer cette question qui nous éloignerait de notre sujet, mais il faut retenir le thème de la modernité en nous arrêtant, à titre d'exemple, à une des découvertes qui enthousiasme le poète et nous ramènera indirectement à la guerre, l'*avion*. Un poème non publié intitulé « L'Avion » exprime cette admiration :

*L'avion ! L'avion ! qu'il monte dans les airs,
Qu'il plane sur les monts, qu'il traverse les mers,
Qu'il aille regarder le soleil comme Icare¹³*

Pendant le conflit, Guillaume a eu l'occasion de contempler le ballet des airs, ce qu'il exprime dans une lettre à Madeleine en date du 11 octobre 1915 : « Aujourd'hui, spectacle admirable du retour d'une escadrille de 28 avions de bombardement que croisaient nos avions de chasse. [...] Spectacle angoissant et charmant. D'une délicatesse si neuve¹⁴. » La guerre, perçue souvent comme le catalyseur d'une mutation sociologique, a marqué pour lui une progression dans le sens de la nouveauté. Les découvertes technologiques peuvent dans certains cas donner naissance à un véritable renouveau esthétique.

Rupture

Nous pourrions dire que, pour Apollinaire, le poète comme l'homme, la guerre marque une rupture, presque une renaissance. Nous souhaitons renvoyer ici à un poème bien connu, recueilli dans *Calligrammes* et qu'il faudrait citer en entier, « La Petite auto ». À la fin du mois de juillet 1914, Guillaume se trouve à Deauville avec son ami André Rouveyre. L'annonce de la mobilisation générale les décide à rentrer précipitamment à Paris, ce qu'ils font dans l'automobile de Rouveyre ; passons sur le début et relevons quelques vers :

*Nous dîmes adieu à toute une époque
Des géants furieux se dressaient sur l'Europe
Les aigles quittaient leur aire attendant le soleil [...]
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures [...]*

Et voici la fin du poème :

*Et quand après avoir passé l'après-midi
Par Fontainebleau
Nous arrivâmes à Paris
Au moment où l'on affichait la mobilisation
Nous comprîmes mon camarade et moi
Que la petite auto nous avait conduits dans une époque
Nouvelle
Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
Nous venions cependant de naître¹⁵*

¹² *Œuvres en prose*, Pléiade, T.I, p. 417.

¹³ *Œuvres poétiques*, Pléiade, p. 728.

¹⁴ *Tendre comme le souvenir*, op. cit. p. 213.

¹⁵ *Calligrammes*, *Œuvres poétiques*, p. 207-208.

Dans cette ère nouvelle, symbolisée par la « petite auto », métaphore de la modernité, puis inaugurée par de sanglants combats, Apollinaire ne renoncera jamais à sa vocation de poète. L'illustre, en premier lieu, la composition d'un petit recueil polycopié de 21 poèmes « écrits devant l'ennemi » et sorti au front le 17 juin 1915 à 25 exemplaires, numérotés à la main et à l'encre rouge. L'ouvrage, nommé *Case d'armons* (du nom de la voiture caisson qui transporte les effets des artilleurs), est imprimé à l'encre violette sur papier quadrillé. Deux camarades ont rédigé des éléments calligraphiques qui décorent le poème dont le produit de la vente ira au bénéfice des soldats. Chaque exemplaire est unique et on lit par exemple dans « Fête » :

*Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance*

Les 21 poèmes sont intégrés à *Calligrammes*, recueil sous-titré « Poèmes de la paix et de la guerre » (1913-1916). Précisément, l'utilisation du calligramme, qui se systématise pendant cette période, montre en quoi la guerre est devenue matière de poésie.

On peut discuter de l'intérêt de ces poèmes imagés et l'on peut s'interroger pour savoir si Apollinaire aurait persévéré dans cette voie. En revanche, il faut convenir que le « poème explosé », comme peut être nommé le calligramme, est essentiellement un poème de temps de guerre, présent dans les *Lettres à Lou* ou dans celles à Madeleine.

Les images représentées par les mots agencés en dessins, sont prioritairement des objets liés à la modernité (montre, cravate, pipe, botte, tour Eiffel), et elles aiment encore plus à reproduire les accessoires de la guerre : canon, obus, cheval, guérite, etc. Le poète s'amuse même à tenter de rendre les bruits ambiants, des phrases relevées ici et là, imagine encore des poèmes simultanés dans la veine des Delaunay ou des cubistes.

Il n'est pas interdit de penser qu'il ne s'agit là que d'acrobaties vaines qui nous éloignent de la vraie composition poétique.

Revenons alors au vrai travail poétique. Quantitativement, la production du poète au temps de la guerre est abondante, environ deux fois plus de poèmes rédigés entre 1914 et 1918 que ceux écrits en temps de paix. Mais, à part la plaquette intitulée *Case d'Armons*, cette production n'est pas publiée, elle est le plus souvent, insérée dans des lettres.

Les correspondants sont nombreux, comme c'est le cas de la plupart des soldats, les amis André Rouveyre, André Billy, Louis de Gonzague Frick, André Salmon, Émile Léonard et surtout les femmes sur lesquelles nous reviendrons : Marie Laurencin, qui fut sa compagne pendant cinq ans, Louise de Coligny-Chatillon (Lou), Madeleine Pagès, l'éphémère fiancée, Mireille Havet, la jeune poétesse, Jeanne Burgues, dite Yves Blanc, sa marraine de guerre, Louise Faure-Favier et sa fille, Chérie. Presque aucune de ces lettres qui ne contienne un poème, parfois le même, recopié à divers correspondants.

Ces textes sont fascinants car, le plus souvent griffonnés à la cantine de la caserne ou dans la tranchée, ils ont un caractère spontané, ce qui les rend parfois un peu gauches mais, bien que de premier jet, le plus souvent dignes de publication.

Apollinaire a conscience de cette œuvre en train de se faire. Il écrit à Lou par exemple le 14 janvier 1915, alors qu'il est encore en garnison à Nîmes, à propos des poèmes qui complètent les lettres : « Ne les perds pas car je les réunirai (les meilleurs) en volume et je n'en ai pas le double car j'écris directement¹⁶. »

La nature de ces poèmes est variée et mériterait une étude détaillée. Ils se répartissent en gros en trois familles : en premier lieu ceux qu'on pourrait appeler les « **poèmes-récits** », dans lesquels le soldat raconte sa vie quotidienne, comme celui intitulé « À Nîmes » envoyé à Émile Léonard :

[...]
*Perdu parmi 900 conducteurs anonymes
Je suis un charretier du neuf charroi de Nîmes*
[...]
*J'attends que le printemps commande que s'en aille
Vers le nord glorieux l'intrépide bleusaille*
[...]

La charge poétique de ce type de poème est assez mince, comme on l'aura senti dans cet exemple.

¹⁶ *Lettres à Lou*, op. cit. p. 106.

Une autre catégorie serait composée de « **poèmes-témoignages** » qui révèlent le climat de la guerre, qui en isolent certains éléments, comme dans plusieurs poèmes déclinés anaphoriquement à partir de « Il y a » :

*Il y a mille petits sapins brisés par les éclats d'obus autour de moi
Il y a un fantassin qui passe aveuglé par les gaz asphyxiants [...]
Il y a les prisonniers qui passent la mine inquiète
Il y a une batterie dont les servants s'agitent autour des pièces...*

Troisième sorte de poèmes, les « **poèmes-confidences** », dans lesquels le soldat révèle ses sentiments, retrouve une certaine tonalité lyrique pour évoquer l'attente des lettres, la chasteté forcée, la fatigue physique. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, dans ce poème intitulé « Chevaux de frise » envoyé à Madeleine le 18 novembre 1915 :

*Pendant le blanc et nocturne novembre
Tandis que chantaient épouvantablement les obus
Et que les fleurs mortes de la terre exhalaient
Leurs mortelles odeurs
Moi je décrivais tous les jours mon amour à Madeleine
La neige met de pâles fleurs sur les arbres
Et toisonne d'hermine les chevaux de frise
Que l'on voit partout
Abandonnés et sinistres...*

Les exigences formelles de la poésie sont ici le plus souvent, préservées : jeu des images, assonances, effets de rythme, mélange des tons, rapprochements inattendus. Les circonstances, le climat de guerre investissent l'écriture et la fécondent. Elles apportent au poète une nourriture nouvelle qui régénère son inspiration et son expression. La forme la plus sensible de cette transformation se trouve dans le jeu métaphorique, c'est-à-dire la rencontre de deux signifiés qui se vident de leur sens premier au moment d'en engendrer un troisième. Ainsi dans cet exemple :

*Le ciel est étoilé par les obus des Boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air à triple croches...¹⁷*

On voit qu'il ne s'agit pas d'enjoliver la guerre, mais de traduire la double vision, à la fois guerrière et poétique, dans une unique formulation. C'est en ce sens que la guerre possède des « merveilles » (un poème porte ce titre), non qu'elle soit merveilleuse, mais parce qu'elle offre un champ poétique inexploré.

Ainsi une réalité triviale et meurtrière, l'obus, devient le lieu des plus inédits télescopages : lettre, train, mimosas, seins, lune... : *Un bel obus semblable au mimosa en fleur...* ; ou, à propos de sa déflagration au-dessus des têtes : *Le ciel faisait la roue comme un phénix qui flambe...* « La sacralisation des choses de la guerre, écrit Raymond Jean, correspond chez lui à une ivresse lyrique où le délire de la parole se combine à un sens aigu de l'« imagerie » des batailles et du merveilleux qu'elle suscite¹⁸. »

La guerre est un désastre pour les corps et les âmes ; mais une fête pour les yeux et l'imagination. La guerre donne un souffle particulier au poème, lui dicte un mode de fonctionnement, impose une incandescence qu'interdit la lente maturation du travail de bureau. Cette poésie du front n'a pas l'apaisement des élégies de jadis : les ruptures, les syncopes, les acrostiches, les calembours, les trivialités lui confèrent comme une violence interne, un *éclat*, à tous les sens du mot.

Nous serions en quelque sorte en présence d'un équivalent poétique du cri représenté par le *Guernica* de Picasso peint en 1937 :

*Balance des batteries lourdes cymbales
Qu'agitent les chérubins fous d'amour
En l'honneur du Dieu des Armées
Un arbre dépouillé sur une butte [...]
Virilités du siècle où nous sommes
Ô canons
Douilles éclatantes des obus de 75
Carillonnez pieusement¹⁹*

¹⁷ « La nuit du 4 avril », *Calligrammes, Œuvres poétiques*, p. 243.

¹⁸ Raymond JEAN, *op. cit.* p. 350.

¹⁹ « Fusées », *Calligrammes, op. cit.* p. 262.

Apollinaire, comme tous les combattants, a bien perçu les sombres réalités de la guerre. Dans ses lettres percent souvent l'hésitation, la lassitude, le désespoir : « Je commence à désirer la fin de la guerre » écrit-il à Madeleine le 18 janvier 1916. Et le 14 mars de la même année, trois jours avant sa blessure, conscient du danger, il lui confie dans une lettre : « Que ceci soit considéré comme mon testament... » Mais si le soldat est las, si l'homme est ému, le poète est charmé. Son patriotisme de néo-français se combine avec sa sensibilité d'artiste pour transformer l'horreur en beauté, le désespoir en honneur. Pourtant la mort est là, qui rôde :

*Les yeux des fantassins ont des lueurs navrantes
Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés
Les amants vont mourir et pleurent les amantes²⁰*

Lui-même s'interroge, mi-blagueur mi-inquiet : « Vient-il l'obus dont je mourrai ». Mais il se reconnaît investi d'une mission, celle de transfigurer la tuerie, de sublimer l'horreur par le miracle de l'art : « J'ai tant aimé les arts que je suis artilleur » écrit-il quelque part. Ce qui n'est pas un simple bon mot. Plus sérieux est le don qui nous est offert à la fin du poème au titre qu'on peut juger choquant « Merveilles de la guerre » :

*Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire
Qui fut à la guerre et sut être partout
Dans les villes heureuses de l'arrière
Dans ceux qui meurent en piétinant dans le barbelé
Dans les femmes dans les canons dans les chevaux
Au zénith au nadir aux 4 points cardinaux
Et dans l'unique ardeur de cette veillée d'armes²¹*

La poésie est présente partout et le poète, phénix toujours renaissant, survivra aux malheurs et aux disparitions.

L'amoureux en uniforme

Ici et là, dans les analyses ou les poèmes qui précèdent, nous avons vu apparaître la présence de la femme. Guillaume, le prétendu « mal-aimé » (il ne le fut pas réellement) est fait pour l'amour, celui que doivent lui apporter les femmes, celles qu'il désire et séduit ou celles qui le délaissent. On devait se douter qu'en enfilant son uniforme de soldat, Kostro n'abandonnerait pas son tempérament d'amoureux. Ce qui nous conduit à examiner, dans un troisième temps, en quoi la perception de la guerre est nourrie par la médiation féminine.

Commençons par le plus anecdotique : dans sa correspondance, le poète laisse transparaître une franche germanophobie. En ces temps de conflit, la « haine du boche » n'a rien d'original ; mais dans le cas d'Apollinaire on pourrait avancer que ce sentiment prend sa source dans une lointaine et peut-être inconsciente rancune à l'égard du pays de sa première déconvenue amoureuse. Âgé de 21 ans, engagé comme précepteur de sa fille par une riche veuve allemande, la vicomtesse de Milhau, il a passé une année en Rhénanie. La gouvernante de la famille est une Anglaise de 20 ans, Annie Playden, que le jeune poète poursuit de ses assiduités ; la jeune fille le rejette poliment, provoquant une blessure profonde dont nous trouvons trace dans le poème « La chanson du mal-aimé » :

*Adieu amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne
Et que je ne reverrai plus*

Malgré une sincère admiration pour la culture germanique, il pourra plus tard envoyer à sa marraine de guerre ces quelques vers revanchards où apparaît son ressentiment :

*Je vous remercierai s'il se peut je l'assure
Quand nous aurons vaincu le boche lâche et vil
Dont la vertu française a ressenti l'injure²²*

De même, son impatience à quitter sa garnison de Nîmes pour se rendre sur la ligne de front, en Champagne où est fixée la 45^e batterie de son régiment, peut être liée, en partie au moins, au désir de revoir les Ardennes, où se trouve Stavelot, qui fut le lieu, en 1899, de son premier émoi amoureux pour une jeune Wallonne, Marie Dubois, « Mareye », dont il écrit :

*Mon amante d'antan dans quel bras t'endors-tu
Pendant l'hiver saison d'amour où les vents pleurent
Où les amants ont froid où des passants se meurent²³*

²⁰ Poèmes à Lou, Œuvres poétiques, p. 415.

²¹ Calligrammes, Œuvres poétiques, p. 272.

²² « Pour Y.B. », Poèmes à la marraine, Œuvres poétiques, op. cit., p. 641.

²³ « Mareye », Œuvres poétiques, op. cit. p. 846.

Mais pour creuser plus sérieusement le thème de la présence féminine dans la guerre, il nous faut revenir aux circonstances de son enrôlement militaire. En août 1914, le poète traverse une période difficile. Sa demande d'engagement déposée à Paris le 10 de ce mois a été refusée. Il vient de revoir son ancienne compagne, Marie Laurencin, dont il est séparé depuis deux ans, qui s'est mariée à un jeune peintre allemand – un comble ! – et s'apprête à partir pour l'Espagne. Ses revenus sont maigres et son cœur est vide. Il se résout à accompagner son ami l'avocat et homme de plume Henry Sieger-Pascal à Nice où il arrive le 6 septembre. Se trouvent là des Parisiens soucieux d'échapper au bruit du canon, des artistes venus de tous les pays, des rentiers et des esthètes.

Un dimanche de la fin du mois de septembre, au cours d'un déjeuner il rencontre une élégante parisienne décrite ainsi par Laurence Campa dans sa biographie : « Une petite personne piquante, volubile et rieuse, à la chevelure acajou, passée au henné, coupée court, aux yeux effrontés et battus²⁴ ». Elle se nomme Louise de Coligny-Châtillon, jeune divorcée de 33 ans, elle vit chez sa cousine à la villa Baratier à Saint-Jean Cap-Ferrat. Elle est comtesse, descendante de l'amiral de Coligny, se prétend aviatrice, mène une vie de femme libérée et entretenue ; elle joue les infirmières à l'hôtel Ruhl, transformé en hôpital ; on la surnomme **Lou**.

Guillaume est immédiatement fasciné par cette aristocrate au corps souple et au sourire enjôleur en qui coule « le sang de Saint-Louis ». Dès le lendemain, il lui adresse une lettre brûlante dans laquelle il se déclare éperdument amoureux et dont voici quelques mots :

« Vingt-quatre heures se sont à peine écoulées depuis cet événement que déjà l'amour m'abaisse et m'exalte tour à tour si bas et si haut que je me demande si j'ai vraiment aimé jusqu'ici²⁵. »

Une cour assidue va suivre qui durera deux mois sans que la jeune comtesse se laisse fléchir. Survient alors, suite à une nouvelle demande, l'engagement militaire et l'affectation d'Apollinaire au 38^e Régiment d'artillerie à Nîmes qu'il rejoint le 5 décembre 1914. Le lendemain, l'imprévisible Lou débarque à Nîmes, va saluer le nouvel artilleur à la caserne, puis s'installe au Grand Hôtel du Midi, place de la Couronne.

Pendant une semaine, durée du séjour de Lou à Nîmes, le couple va vivre une liaison intense dont les traces se retrouvent dans la correspondance, les fameuses *Lettres à Lou*, et dans les 76 poèmes qui accompagnent les lettres, publiés à part sous le titre *Poèmes à Lou*.

Les amants se reverront trois fois, à Nice pour le Jour de l'an, puis en février au même endroit, enfin à Marseille en mars 1915 à l'hôtel Terminus, le bien nommé, puisque la liaison s'achève et que le poète se porte volontaire pour le front. Peut-être par gloriole, il attribuera son initiative au désespoir sentimental auquel l'a réduit la volage Lou. Il continuera à lui envoyer des lettres enflammées jusqu'en février 1916.

Retenons pour l'instant la coïncidence entre l'accès à la condition de soldat et l'aventure sentimentale. Coïncidence que nous retrouvons dans l'autre histoire d'amour du temps de la guerre, celle avec Madeleine Pagès.

Pour les fêtes de fin d'année Apollinaire obtient une permission qu'il passe à Nice où il retrouve Lou. Dans le train qui le ramène à Nîmes le 1^{er} janvier 1915, il rencontre une jeune fille avec laquelle il lie conversation : elle est âgée de 22 ans, est professeur de lettres, est venue rendre visite à son frère qui vit à Nice et se dispose à s'embarquer pour Oran où elle habite. À Marseille, avant de quitter le train, à la demande du militaire qui a décliné sa qualité de poète, elle griffonne son adresse.

Trois mois plus tard, la jeune fille reçoit une carte rédigée de la main d'Apollinaire où celui-ci s'excuse de n'avoir pu lui envoyer son livre de poèmes (*Alcools*). Il conclut par des formules convenues : « Mes hommages respectueux. Je vous baise la main ». Ce sera là le début d'une correspondance fournie et passionnée qui aboutira, le 10 août 1915 (c'est-à-dire huit mois plus tard), à une demande en mariage dans les règles. Tout le comportement du poète-soldat devient dès lors indissociable de l'image de Madeleine. Ainsi, alors que la Champagne est pilonnée par les obus, il voit sa fiancée à qui il écrit :

*Ô phare-fleur mes souvenirs
Aux cheveux noirs de Madeleine
Les atroces lueurs des tirs
Ajoutent une clarté soudaine
À tes beaux yeux ô Madeleine²⁶*

Les lettres et les poèmes envoyés par Apollinaire, parfois nommés « secrets », seront souvent, investis d'une forte charge sexuelle, « purs actes d'amour en paroles » écrit Laurence Campa²⁷. Nous connaissons la suite : le 22 novembre 1915 Guillaume part pour Oran où il doit retrouver Madeleine. Nous savons peu de choses sur ce séjour, mais, au retour, les lettres du poète sont plus tièdes, plus espacées. Madeleine est en train de sortir de sa vie, même si les échanges continuent pendant l'hospitalisation et la convalescence, jusqu'en septembre 1916, avec une lettre assez froide où Guillaume réclame de son ex-fiancée divers souvenirs lui appartenant.

²⁴ Laurence CAMPA, *Apollinaire*, Gallimard, 2013, p. 512.

²⁵ *Lettres à Lou*, 28 septembre 1914, p. 11-12.

²⁶ « Simultanités », *Calligrammes, Œuvres poétiques*, op. cit. p. 286.

²⁷ Laurence CAMPA, *Apollinaire, la poésie perpétuelle*, Gallimard, Découvertes, 2009, p. 78.

Ce détour biographique n'était destiné qu'à rappeler la relation étroite entre le poète-soldat et la femme. Il n'est pas abusif d'affirmer que les poèmes du temps de la guerre sont quasi tous des poèmes d'amour. Le registre sentimental se mêle au registre guerrier pour fonder une poésie d'amalgame absolument inédite, comme dans le premier des *Poèmes à Lou* :

*Je pense à toi mon Lou ton cœur est ma caserne
Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma luzerne*²⁸

La situation de soldat – douloureuse, inconfortable, risquée – loin de la stériliser, féconde l'expression poétique dans la mesure où elle se mêle au désir :

*Le galop bleu des souvenirs
Traverse les lilas des yeux
Et les canons des indolences
Tuent mes songes vers mes cieux*²⁹

L'image cesse d'être une garniture superflue pour assurer la texture interne du poème qui se déploie en une allégorie guerrière teintée d'érotisme :

*Les branches remuées ce sont tes yeux qui tremblent
Et je te vois partout toi si belle et si tendre
Les clous de mes souliers brillent comme tes yeux
La vulve des juments est rose comme la tienne
Et nos armes graissées c'est comme quand tu me veux
Ô douceur de ma vie c'est comme quand tu m'aimes*³⁰

L'abstinence du combattant, la frustration sexuelle autorisent les dérapages audacieux :

*Là-bas tu vois les projecteurs
Jouer l'aurore boréale
C'est une bataille de fleurs
Où l'obus est une fleur mâle*³¹

La métaphore de l'obus comme celle du zeppelin ou de divers accessoires de la guerre reçoit toujours une coloration sexuelle. Les canons ont « une forme obscène », les pièces de batterie sont comparées à « des virilités de héros fabuleux », la tranchée, semblable « au corps creux et blanc », est une invitation à l'amour.

En raison des circonstances et du caractère privé de ces poèmes-lettres, le poète-combattant se croit autorisé à s'affranchir de toute pudeur. Les menaces pesant sur la vie abolissent le surmoi et permettent une poésie conquérante, sexuellement directe, comme ce poème, adressé à Madeleine, qui a pour titre « Les neuf portes de ton corps », ou encore, adressés à la même, les poèmes secrets, dont le troisième :

*Toi dont je répandrai le sang grâce à l'amour ô ma vierge qui allumes la lampe
Oùs le son profond des canons qui t'accueillent et qui t'acclament ma reine
Oùs le cliquetis des épées qui t'appellent ô très belle victime [...]
Entends monter le cri d'amour d'une armée qui soupire vers l'amour...*³²

La prise d'un corps – ne fût-ce qu'épistolièrement – ressemble à la prise d'une redoute : on l'encercler, on l'assiège, on l'assaille par surprise, on l'étreint furieusement avant de s'installer en maître. La guerre virilise l'homme, lui donne une vigueur nouvelle, exacerbée par les privations et les souffrances qu'elle impose.

Pour le poète, au plus fort des combats, la pensée de la femme entretient son moral et sa forme physique, autant qu'elle stimule son inspiration poétique. La présence du danger fouette ses ardeurs, l'épreuve du feu sacralise l'appétit de conquête, dynamise le désir et le rend plus fort puisque, comme il est dit dans *Calligrammes*, « la grande force est le désir ³³ ». La guerre précisément entretient le désir et le sublime :

*Mon désir est la région qui est devant moi
Derrière les lignes boches
Mon désir est aussi derrière moi
Après la zone des armées*³⁴

²⁸ *Œuvres poétiques*, p. 380.

²⁹ « Reconnaissance », *Calligrammes, Œuvres poétiques*, p. 222.

³⁰ *Poèmes à Lou, Œuvres poétiques*, p. 385.

³¹ *Ibid.* p. 407.

³² *Poèmes à Madeleine, Œuvres poétiques*, p. 624.

³³ « Les collines », *Calligrammes, Ibid.*, p. 173.

³⁴ « Désir » *Ibid.*, p. 263.

Nous sommes tenus, lisant ces poèmes qu'on pourrait nommer « de guerre », de ne jamais oublier que la plupart d'entre eux sont envoyés à une femme, ce qui en modifie singulièrement la perspective. Ainsi de « l'Adieu du cavalier » évoqué en commençant, expédié à Louise Laure-Favier le 20 août 1915, à Madeleine le 3 septembre, à Lou le 20 septembre, et que l'on a intérêt à citer en entier et à replacer dans son contexte pour ne pas en négliger la dimension allégorique :

*Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à vos soupirs*

*Adieu ! voici le boute-selle
Il disparut dans un tournant
Et mourut là-bas tandis qu'elle
Riait du destin surprenant³⁵*

La poésie d'Apollinaire est un peu comme la bague confectionnée par le cavalier, elle se polit du souvenir de la femme et des menaces de la guerre.

Conclusion

Au terme de ce parcours, nous devons bien convenir que les rapports entre Apollinaire et la guerre sont aussi complexes qu'intimes. La guerre constitue en quelque sorte le *point focal* de la vie et de l'œuvre du poète à partir de 1914 et elle était, avant même le début du conflit, une forme de mirage fascinant pour lui. Comme s'il était tendu, préparé à cette épreuve dans laquelle il devait puiser une assise sociale autant qu'un renouvellement d'inspiration et un accomplissement sentimental.

La question de savoir s'il était « belliciste », s'il fut victime de « l'aliénation d'une époque », comme l'écrit Raymond Jean³⁶ ne paraît pas vraiment pertinente dans son cas.

D'autres que lui, même ceux qui l'ont faite, ont retenu le caractère esthétique de la guerre. Mais Apollinaire est poète, il revendique avec insistance cette qualité dans sa correspondance. En devenant soldat il n'abandonne pas la vocation d'artiste que révèle l'ensemble de son œuvre. Comme tous les poilus il a expérimenté la vie obscure enterré dans les boyaux boueux, le froid, la vermine, le spectre de la mort, le sifflement des obus, le bruit de la mitraille.

Le miracle tient à cette capacité à transformer cette épreuve terrible en poésie, à transfigurer l'horreur pour en faire de l'art, comme dans ces vers par lesquels nous souhaitons terminer :

*Et leurs visages étaient pâles
Et leurs sanglots s'étaient brisés*

*Comme la neige aux purs pétales
Ou bien les mains sur mes baisers
Tombaient les feuilles automnales³⁷*

³⁵ *Ibid.*, p. 253.

³⁶ Raymond JEAN, *La Poétique du désir*, Le Seuil, 1974, p. 349.

³⁷ « Le départ », *Calligrammes*, *op. cit.* p. 296. Envoyé à Madeleine le 19 novembre.